

18 avril 2011

## **Les livres dans une main, les antidépresseurs dans l'autre**

*Difficile de ne pas sortir pessimiste ou déprimé (ou les deux) après la lecture coup sur coup (c'est le cas de le dire) de « Conjurer la violence – Travail, Violence et Santé » (Christophe Dejours. Petite Bibliothèque Payot. 2011) et de « Travail, les raisons de la colère » (Vincent de Gaulejac. Seuil. 2011). Deux analyses de comment l'organisation du travail – et plus largement de l'économie financiarisée et mondialisée – va dans le sens d'exclure, jusqu'à les tuer, impitoyablement de plus en plus de personnes. Deux analyses fines, intelligentes, argumentées. Mais qui laissent sur leur faim ceux qui espèrent aussi y trouver des pistes de remèdes. Le premier se contente d'un appel à l'augmentation des fonds pour des recherches complémentaires et le second a l'air de croire assez naïvement que la prise de conscience suffira pour changer la donne. Deux moyens certes intéressants, mais bien loin à mon sens de répondre à l'étendue du mal et au mal lui-même.*

*Le capitalisme mondialisé est en train de ré-inventer la lutte des classes en aggravant dramatiquement les écarts entre riches et pauvres. Nos auteurs, sans doute de vrais républicains, oublient que nous avons affaire à des personnes dont la seule éthique se résume à leur enrichissement, car sans doute, eux, « ils le valent bien ».*

*Il manque à ces deux ouvrages remarquables la dimension de l'inégalité de moyens entre des capitalistes internationaux unis autour du concept simple de profit (pas besoin de complot) et des travailleurs désunis dans et par leur survie au quotidien. Il manque surtout une dénonciation plus musclée de la manipulations langagières des représentations collectives. « Reconnaissance du mérite », « liberté », « concurrence », « équilibre des budgets », « réduction des dépenses »... ces mots, avec lesquels il est difficile de ne pas être d'accord, ne recouvrent pas du tout les mêmes valeurs lorsque l'on passe de la dimension individuelle de la survie à la macrodimension économique qui provoque délocalisations, chômages et suicides. Celui qui fait correctement son travail selon ses moyens n'a-t-il pas autant de mérite que celui qui a eu la chance d'être bien né et plus doué ? La liberté est-elle la même quand vous êtes un travailleur pauvre ou un PDG milliardaire ? Est-elle la même pour les capitaux qui peuvent en une seconde désertir et ruiner un pays et pour les personnes ? Peut-on parler de concurrence loyale pour des productions avec des salariés à 1200€ pour 35 heures et d'autres à 150€ pour 60 heures ? De quel budget parle-t-on lorsqu'il s'agit de faire payer par les Etats – les citoyens – le renflouement des déficits de la spéculation boursière et bancaire ?*

*Le concept solide d'une éthique RELATIONNELLE, et non d'une vision juste morale, fait défaut à nos deux auteurs... Il va falloir se mettre sérieusement au travail !...*